

FRANCE.

PARIS, 7 janvier.

[...]

VARIÉTÉS.

*Réflexions politiques sur quelques écrits du jour, et sur les intérêts de tous les Français* ; par M. de Chateaubriand. — In-8°. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste. Chez le Normant, rue de Seine (1).

Il ne s'agit plus de juger cet ouvrage. Un de nos collaborateurs en a rendu compte dans ce Journal avec cette supériorité de critique et de goût que tout le monde lui reconnoît. On a dit que les *Réflexions politiques* étoient non seulement un bon ouvrage, mais encore une bonne action. La voix du monarque, celle du peuple, les applaudissemens de l'Europe entière ont mis le sceau à cet ouvrage, et le président de la Chambre de nos Députés vient pour ainsi dire de remercier M. de Chateaubriand au nom de la nation : récompense aussi noble qu'elle est méritée.

Nous ne venons donc plus aujourd'hui parler uniquement des *Réflexions politiques*. Mais il nous semble utile et juste de rappeler par une espèce de notice politique et littéraire ce que nous devons à l'auteur de ces *Réflexions* ; car ce n'est pas le premier service qu'il nous ait rendu. Un grand nombre d'entre nous peut n'avoir gardé qu'une idée vague de ces services, et beaucoup de nos compatriotes qui viennent de rentrer dans leur patrie peuvent entièrement les ignorer. Pour nous, que notre position particulière a mis à même de les suivre et de les connoître depuis douze ans, peut-être nous appartient-il de les retracer ici. On peut compter sur notre exactitude.

Si la religion a repris parmi nous une partie de son empire ; s'il est devenu de mauvais ton de plaisanter sur les prêtres, les saints, les mystères, les cérémonies du culte, il est certain que l'on doit ces avantages au Génie du Christianisme. Cet ouvrage a fait une véritable révolution. Quand on songe que l'auteur, arrivant sans nom dans les lettres, a eu à soulever le poids de soixante ans d'impiétés, à effacer un demi-siècle de sarcasmes et de plaisanteries accréditées du nom de Voltaire ; qu'en moins de quelques années, il est parvenu à vaincre tant de difficultés, on conviendra qu'un pareil effort n'a pu être couronné d'un pareil succès que par une puissance de tête et par des facultés qui ne sont point données à tous les hommes.

Dès ce moment, M. de Chateaubriand devint en France l'espoir de tous les honnêtes gens, auxquels il faisoit entrevoir la possibilité du retour de l'ancien ordre de choses ; car, en rappelant l'esprit du christianisme, il rétablissoit nécessairement le principe d'une monarchie fondée sur la religion chrétienne. Il étoit impossible qu'il remuât tant de souvenirs chevaleresques, qu'il versât tant de pleurs sur les

---

(1) Ouvrages du même auteur qui se trouvent chez le Normant : *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 3 vol. in-8°. avec une carte. Prix : 18 fr., et 23 fr. 50 c. par la poste. *Les Martyrs*, 3 vol. in-8°. Prix : 15 fr., et 19 fr. 50 c. *Idem* in-18. Prix : 7 fr. 50 c., et 10 fr. *Génie du Christianisme*, 9 vol. in-18. Prix : 18 fr., et 24 fr.

institutions religieuses détruites par la révolution ; qu'il nous rappelât avec tant de charmes les mœurs de nos pères, les habitudes de notre enfance ; qu'il peignît toute la grandeur de nos Rois dans la destruction des tombeaux de Saint-Denis ; enfin, qu'il fit une histoire si touchante du passé, sans nous faire regretter ce qui n'existoit plus, et sans nous donner l'envie de le voir renaître.

Buonaparte sentit le danger, et voulut s'attacher l'auteur du Génie du Christianisme : il l'envoya à Rome avec son oncle, le cardinal Fesch. Buonaparte n'étoit encore que consul, et les royalistes le servoient, dans l'espoir de lui voir jouer ce rôle de Monck, auquel il paroissoit appelé par son intérêt et par sa gloire. Mais nous fûmes bientôt détrompés : le duc d'Enghien fut assassiné ! Ce crime donna à M. de Chateaubriand l'occasion de faire une de ces actions qui honorent et consolent toute une vie. Le lendemain de cet horrible meurtre, il envoya sa démission de la place de ministre dans le Valais, à laquelle il venoit d'être nommé.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, et ce qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, c'est que la lutte entre Buonaparte et M. de Chateaubriand devint alors une lutte publique, et que ce dernier, cent fois prêt à être fusillé, tous les jours mandé à la police, menacé continuellement de la prison et de l'exil, exposé à un autre genre de persécution, les offres de places et les caresses, échappa cependant à tout par une providence particulière. Il faut convenir que si rien n'étoit plus généreux que la conduite de l'auteur du Génie du Christianisme, rien de paroissoit aussi au premier coup-d'œil plus imprudent ; mais les événemens ont prouvé que la modération ne lui étoit point étrangère : il avoit cru sans doute qu'on ne gagneroit rien avec Buonaparte par le silence et les concessions, et qu'il falloit attaquer un tel homme face à face.

Conçoit-on aujourd'hui par exemple, que ces passages aient été écrits sous le règne de Buonaparte au moment de ses plus grands triomphes ?

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix des délateurs ; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paroît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère ; Tacite est déjà né dans l'Empire : il croît inconnu près des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des Annales ; bientôt il ne fera voir dans le tyran déifié que l'histriion, l'incendiaire et le parricide, semblable à ces premiers chrétiens d'Egypte, qui, au péril de leurs jours, pénétoient dans les temples de l'idolâtrie, saisissoient, au fond d'un sanctuaire ténébreux, la divinité que le crime offroit à l'encens de la peur, et traînoient à la lumière du ciel, au lieu d'un Dieu, quelque monstre horrible. »

Dans le passage suivant, M. de Chateaubriand semble tracer son histoire :

« Il est des autels, comme celui de l'honneur, qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices : le dieu n'est pas anéanti, parce que le temple est désert. Partout où il reste une chance à la fortune, il n'y a point d'héroïsme à la tenter. Les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort. Après tout, qu'importent les revers, si notre nom prononcé dans la postérité va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie ? Nous ne doutons pas que du temps de Sertorius, les âmes pusillanimes qui prennent leur bassesse pour de la raison, ne trouvassent ridicule qu'un citoyen obscur osât lutter seul contre toute la puissance de Sylla. Heureusement la postérité juge autrement des actions des

hommes : ce n'est pas la lâcheté et le vice qui prononcent en dernier ressort sur le courage et la vertu. »

Eh ! quelles paroles touchantes sur Mesdames ! N'étoit-ce pas prêcher la monarchie des Bourbons au pied du trône de Buonaparte ?

« Il nous étoit réservé de retrouver au fond de la mer Adriatique le tombeau de ces filles de Rois, dont nous avons entendu prononcer l'Oraison funèbre dans un grenier à Londres. Ah ! du moins la tombe qui renferme ces nobles Dames, aura vu une fois interrompre son silence. Le bruit des pas d'un Français aura fait tressaillir deux Françaises dans leur cercueil. Les respects d'un pauvre gentilhomme, à Versailles, n'eussent été rien pour des princesses ; la prière d'un chrétien, en terre étrangère, aura peut-être été agréable à des Saintes. »

O prodige ! M. de Chateaubriand pourra dans quelques jours revoir à Saint-Denis les cendres de ces nobles Dames !

Buonaparte, à la lecture de ce fameux article du *Mercur* (2), menaça de faire *sabrer* l'auteur sur les marches de son trône ; heureusement il n'en fit rien. Il est certain que cet homme, qui bravoit tout, avoit une sorte de respect et même un certain penchant pour les grandes réputations littéraires. Ne voulant pas tuer physiquement l'auteur du *Génie du Christianisme*, il voulut le tuer moralement, en essayant de détruire sa puissance.

Armand de Chateaubriand fut à cette époque arrêté sur la côte de Normandie, chargé des ordres du Roi. L'auteur du *Génie du Christianisme* fit en vain ce qu'il put pour sauver son cousin. Buonaparte assouvit sur le malheureux Armand la haine qu'il portoit à son nom. M. de Chateaubriand, qui n'avoit pu obtenir de voir son cousin dans sa prison, le suivit à la plaine de Grenelle le jour de son supplice ; mais, arrivé un moment trop tard, il trouva son cousin fusillé, et un chien de boucher occupé à lui manger la cervelle. Le frère unique de M. de Chateaubriand avoit déjà péri sur l'échafaud pour la même cause.

Les Martyrs parurent alors. Là se trouvoit cette peinture de Galérius et sa conversation avec Dioclétien, auxquelles Buonaparte put encore se reconnoître :

« Au milieu de ces saturnales de la grandeur, il fait tous ses efforts pour déguiser sa première nudité sous l'effronterie de son luxe ; mais plus il s'enveloppe dans les replis de la robe de César, plus on aperçoit le sayon du berger. » Le dialogue entre Galérius et Dioclétien est peut-être encore plus remarquable : « Il faudra ou servir ma gloire ou mourir, dit Galérius ; peu m'importe qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne. J'inspirerai la terreur pour me sauver du mépris. »

« Le moyen n'est pas aussi sûr que vous le pensez, répliqua Dioclétien. Si l'humanité ne vous arrête pas, que votre propre sûreté vous touche : un règne violent ne sauroit être long. Je ne prétends pas que vous soyez exposé à une chute soudaine ; mais il y a dans les principes des choses un certain degré de mal que la nature ne peut passer. On voit bientôt, quelle qu'en soit la cause, disparaître les éléments de ce mal. De tous les mauvais princes, Tibère seul a paru long-temps au timon de l'Etat ; mais Tibère ne fut violent que dans les dernières années de sa vie. . . . . Vous êtes de la race de ces princes qui paroissent sur la terre à l'époque des grandes révolutions, lorsque les familles et les royaumes se perdent par la volonté de Dieu. »

---

(2) Le *Mercur* appartenoit alors à M. de Chateaubriand. Il en fut dépouillé à cette occasion.

Ce que l'on n'osa dire en France, le traducteur anglais le dit : il fit la véritable application de ces passages, et il n'y a point de doute que si cette traduction eût été connue à Paris, l'auteur n'eût été cette fois perdu.

Dans l'Itinéraire, mêmes attaques, même réclamation contre le despotisme :

« Si je hais les mœurs des Spartiates, je ne méconnois point la grandeur d'un peuple libre, et je n'ai point foulé sans émotion sa noble poussière. Un seul fait suffit à la gloire de ce peuple : quand Néron visita la Grèce, il n'osa entrer dans Lacédémone. Quel magnifique éloge de cette cité ! . . . . . »

» Quand je contemplois les arbres et les palais du sérail, je ne pouvois me défendre de prendre en pitié le maître de ce vaste Empire. Oh que les despotes sont misérables au milieu de leur bonheur, foibles au milieu de leur puissance ! Qu'ils sont à plaindre de faire couler les pleurs de tant d'hommes, sans être sûrs eux-mêmes de n'en jamais répandre, sans pouvoir jouir du sommeil dont ils privent l'infortuné ! . . . . . »

L'auteur ne fait pas un pas sans manifester les mêmes sentimens. A l'aspect de l'Égypte, il s'écrie : « Ce fut alors que j'eus une première vue de ce magnifique Delta, où il ne manque qu'un gouvernement libre et un peuple heureux. Mais il n'est point de beaux pays sans l'indépendance ; le ciel le plus serein est odieux si l'on est enchaîné sur la terre. . . . . »

Quel courage encore ne falloit-il pas pour dévoiler le secret de la grandeur de Buonaparte, et nous montrer d'une manière aussi frappante son portrait dans celui de Gensérie ?

« . . . . . C'étoit un prince sombre, dit l'auteur, sujet à des accès de la plus noire mélancolie, et qui paroissoit grand dans le naufrage général du monde civilisé, parce qu'il étoit monté sur des débris. . . . . »

Et plus bas :

« Dans le siècle de Bélisaire les événemens étoient grands et les hommes petits. C'est pourquoi les Annales de ce siècle, bien que remplies de catastrophes tragiques, nous révoltent et nous fatiguent. Nous ne cherchons point, dans l'histoire, des révolutions qui maîtrisent et écrasent les hommes ; mais des hommes qui commandent aux révolutions, et qui soient plus puissants que la fortune. L'Univers bouleversé par les Barbares ne nous inspire que de l'horreur et du mépris ; nous sommes éternellement et justement occupés d'une petite querelle de Sparte et d'Athènes, dans un petit coin de la Grèce. »

Ce trait si connu sur Saint-Louis ne rappeloit-il pas en quelque sorte les droits imprescriptibles de ses descendans :

« Louis, placé au rang des saints, devint ainsi pour la patrie une espèce de Roi éternel. »

Tous les lecteurs seront frappés de la beauté des passages que nous avons cités dans cette Notice. Mais, sans nous étendre sur le mérite littéraire, nous nous contenterons de remarquer combien le langage de M. de Chateaubriand a été uniforme dans tous ses ouvrages sur la nature des gouvernemens, sur les principes d'une liberté sage, et sur les maux qu'entraîne le pouvoir absolu. De sorte qu'entre le Génie du Christianisme, où il fait l'éloge du gouvernement représentatif, et les

Réflexions Politiques, où il développe les avantages de ce gouvernement, il n'existe aucune différence : unité de principes politiques très rare.

La Providence précipitant enfin le tyran, tout annonçant sa chute, l'auteur du Génie du Christianisme s'y prépara. Nous pouvons assurer que deux mois avant l'entrée des alliés à Paris, nous avons lu le manuscrit du pamphlet intitulé : *De Buonaparte et des Bourbons* (3). On sait quel effet a produit sur la France, sur l'Europe cette admirable philippique. M. de Chateaubriand fit précéder le retour immédiat des Bourbons par cet ouvrage plein d'énergie, au moment où il falloit encore de la force pour entraîner et de la violence pour vaincre, de même que par un écrit plein de modération, de raison et de douceur, il vint de réunir au pied du trône les opinions nouvelles et les anciens souvenirs. Ainsi, le combat de la puissance morale contre la puissance physique entre Buonaparte et l'auteur du Génie du Christianisme, n'a pas duré moins de douze ans.

On a calculé par le nombre des éditions du Génie du Christianisme, qu'il devoit y avoir un exemplaire de cet ouvrage par deux communes en France. Qu'on juge donc quelle a dû être l'influence d'un pareil livre ! La même popularité s'est attachée au pamphlet sur les Bourbons et aux *Réflexions politiques*. La conduite de M. de Chateaubriand offre une espèce de plan régulier dont on peut dire que le commencement est le Génie du Christianisme, le milieu, les articles du Mercure et le pamphlet des Bourbons, et la fin, les Réflexions politiques.

L'auteur du Génie du Christianisme nous a fait entendre lui-même, dans ses derniers ouvrages, qu'il s'occupoit de l'histoire de notre patrie : la gloire de la France ne peut être confiée à de meilleures mains.

B.

---

(3) La page sur les alliés, qui termine cet écrit, fut ajoutée après coup, pour la circonstance. Nous savons que M. de Chateaubriand avoit fait son thème en deux façons. Il avoit supposé que, dans un mouvement à Paris, les citoyens ne pourroient s'assembler à l'Hôtel-de-Ville ; et, pour ce cas particulier, s'il advenoit, il avoit composé une harangue qui contenoit toute la substance du pamphlet sur les Bourbons, et qui concluoit à demander leur rappel au trône de saint Louis. Nous avons eu dans le temps entre les mains ce double manuscrit.

FRANCE.

PARIS, 10 janvier.

[...]

*A Messieurs les Rédacteurs du Journal des Débats.*

Paris, 9 janvier 1815.

Messieurs ;

L'ouvrage que M. Alphonse de Beauchamp donne aujourd'hui au public sous le titre d'*Histoire de la Campagne de 1814 et de la Restauration*, digne, par l'intérêt du sujet et par celui du style, des autres écrits du même auteur, renferme toutefois plusieurs inexactitudes, parmi lesquelles il s'en trouve une qui mérite particulièrement d'être relevée. Nous espérons que vous voudrez bien insérer notre réclamation dans un de vos Numéros, et qu'elle servira par la suite à rectifier les passages en question dans la prochaine édition d'un ouvrage destiné sans doute à en avoir plusieurs.

On lit, page 351 du livre XVII, « qu'à la suite d'un conseil tenu le 30 mars par les royalistes, cent gentilshommes se promirent, sous le sceau de l'honneur, de se rendre le 31 au matin, à une heure fixe, dans la place Louis XV, et de s'y déclarer pour les Bourbons » ; et page 357 et suivantes du même livre, « que MM. Thibaut de Montmorency, Charles de Crisenoy, Gustave de Hautefort, Barrey du Theil et César de Choiseul, se trouvèrent seuls au rendez-vous ; qu'étonnés de leur petit nombre, ils se crurent abandonnés, et que, se dirigeant vers le boulevard, ils ne se recrutèrent que de MM. de Mouchy, de la Ferté-Meun, de Fitz-James, de Las-Cases, de Chateaubriand et de Poret..... Enfin, que ce premier groupe, conduit par M. le comte Thibault de Montmorency, revint dans la place Louis XV sans avoir été grossi dans sa marche. »

Ces faits ne sont point exactement racontés. Tous les noms que l'auteur a cités méritent de l'être ; mais il en a omis qui méritent d'être cités. Nous ignorions parfaitement que les personnes nommées se fussent rendues dans la place Louis XV en vertu d'un engagement pris la veille avec cent gentilshommes (1) ; mais ce dont nous sommes certains (pour en avoir des preuves matérielles qui seront données au besoin), et ce que les personnes recommandables garantiront elles-mêmes à M. Alphonse de Beauchamp, c'est que le premier groupe, formé le 31 mars dans la place Louis XV, avant dix heures du matin, peu après le signal donné par M. de Vauvineux, et sous la bannière du comte Thibault de Montmorency, quoique fort peu nombreux, l'étoit cependant plus qu'on ne le dit, au moment où il se mit en marche. On y remarquoit entr'autres MM. Alexandre de Boissgelin, Armand de Maillé, de Périgord, Rainulphe d'Osmond, Charles de Briges, Scipion du Roure, du Parc et

---

(1) Il est bien vrai que dans la soirée du 30 et dans les premières heures de la journée du 31, des hommes zélés, parmi lesquels se distinguoient, par leur énergique activité, MM. d'Avaray et Auguste de Juigné, faisoient de tous côtés appel aux royalistes, et sembloient se multiplier dans ce noble dessein ; mais il ne paroît pas que leur conduite fût à un plan arrêté d'avance entre un certain nombre de conjurés ; ils suivoient simplement l'élan de leur cœur. Nous croyons devoir également faire mention ici de M. d'Agrain des Ubas, qui pensa être la victime de son dévouement le 1<sup>er</sup> avril, en portant les emblemes de la royauté au milieu des espions de l'ancienne police.

ses fils, Armand de Fraguier ; M. de Mortefontaine, dont la fin devoit être si funeste et si prématurée, et plusieurs autres bons Français dont il ne nous appartient pas d'arrêter définitivement la liste. Ce groupe, ou plutôt ceux qui au bout de quelques instans devoient le composer, alloient d'abord et venoient dans la rue Royale, deux à deux, quatre à quatre, ou isolément, en criant *vive le Roi !* et en agitant des mouchoirs en guise de drapeaux. Une fois réunis, ils se mirent en marche, précédés d'un tambour (2), et ne revinrent plus sur leurs pas. Ils se dirigèrent vers le boulevard, et à peine y étoient-ils arrivés que leur nombre s'accrut sensiblement. Bientôt ils formèrent une petite troupe d'environ 60 hommes déterminés. Ils rencontrèrent quelques obstacles qui furent bientôt levés, enfin, après avoir parcouru le quartier du Palais-Royal ; ils reparurent sur le boulevard, où ils se réunirent à plusieurs autres groupes, formés comme le premier spontanément, avec des succès divers. Là, vers onze heures du matin, éclata cet enthousiasme généreux des hommes, et surtout des femmes, dont se compose la classe élevée de la société ; enthousiasme qui, s'augmentant progressivement jusqu'à l'apparition des armées alliées, acquit alors une telle force, que les souverains s'émurent, jurèrent de nous rendre l'objet de nos vœux ; et ce jour-là même, à trois heures après midi, M. de Nesselrode rédigeoit, chez M. le prince de Talleyrand, l'écrit fameux par lequel l'Europe s'interdit de traiter avec l'ennemi commun.

Sans doute dans cette journée mémorable tout le monde n'eut pas sa part d'honneur et de courage ; sans doute même les parts ne furent pas égales pour tous les royalistes : cette vérité est incontestable ; mais (et l'équitable auteur de l'Histoire de la Vendée en conviendra sûrement avec nous), il faut être d'autant plus circonspect dans la distribution de ces parts précieuses. On ne gagne point à les faire petites ni à les faire rares. Loin de là, si, comme notre histoire nous l'enseigne, le gage du salut est, pour notre chère patrie, l'amour de ses Rois, plus il y a en France de vrais royalistes, et plus il est heureux d'être Français ; et ce seroit une chose bien déplorable, que sur 100 gentilshommes, 90 eussent manqué à un rendez-vous de parti assigné entre l'échafaud de Louis XVI et le trône de Louis XVIII.

Nous avons l'honneur, etc.

*Plusieurs de vos abonnés.*

---

(2) Le nom de ce tambour n'est pas perdu. Ne seroit-il pas convenable de reconnoître les services qu'il a rendus ce jour-là, en ouvrant une souscription en sa faveur ? Certes, il n'y avoit pas d'homme plus désintéressé que lui dans la cause pour laquelle il exposoit sa vie. Tâchons que le verre d'eau qui lui fut si impitoyablement refusé le 31 mars par un marchand de la rue Sainte-Anne, devienne pour lui une source bienfaisante.

FRANCE.

PARIS, 18 janvier.

Le 21 janvier approche : on se demande depuis longtemps : Que ferons-nous ? Que fera la France ? Laissera-t-on passer encore ce jour de douleur sans aucune marque de regret ? Où sont les cendres de Louis XVI ? Quelle main les a recueillies ? Sans la piété d'un obscur citoyen, à peine sauroit-on aujourd'hui où repose la sainte dépouille de ce Roi qui devoit dormir à Saint-Denis auprès de Louis XII et de Charles-le-Sage. Pendant quelques années on a voulu que le jour de la mort de ce juste fût un jour de réjouissance ; mais combien les factions s'aveugloient ! Tandis qu'elles prétendoient soulever le crêpe funèbre qui couvrait notre patrie, tandis qu'elles ordonnoient des pompes dérisoires, les citoyens multiplioient les marques de leur douleur ; chacun pleuroit dans la solitude, ou faisoit célébrer en secret le sacrifice expiatoire. En vain quelques hommes appeloient la foule à d'abominables spectacles ; la tristesse publique sembloit leur dire : *Non, la France n'est point coupable avec vous ; elle ne prend aucune part à vos crimes et à vos fêtes.*

Louis XVI, dès le commencement de son règne, avoit aboli les corvées, amélioré les branches de l'administration, relevé sur la mer la gloire de nos armes, et fait retentir nos victoires sur les côtes de l'Inde et de l'Amérique. Au milieu des orages de la révolution, malgré la chaleur des partis, on fut si persuadé de ses vertus, qu'on le nomma d'une commune voix *le plus honnête homme de son Royaume*. Abreuvé d'amertume, accablé d'outrages, on l'amena à Paris, précédé de la tête de quelques-uns de ses gardes ; on l'y réduisit à vivre dans les fers, à languir dans la douleur. Mais ce n'est point devant la famille royale qu'il convient d'achever le récit de telles adversités. L'orpheline est là, et sa seule présence nous en dit assez. Témoins et juges, vous vivez : vos yeux ont vu ce qu'il y eut de public, et votre conscience vous racontera ce qu'il y a de secret dans l'histoire de nos malheurs.

A Dieu ne plaise qu'aucun de nous cherche à trouver des coupables et à alimenter des haines ! mais si nous prétentions [*sic*] aux vertus, il faut avoir le courage d'être hommes : il faut, à l'exemple des peuples de l'antiquité, que notre caractère soit assez mâle pour soutenir la vue de nos propres fautes. Quiconque craint de se repentir ne tire aucun fruit de ses erreurs. Oublions donc le criminel, mais souvenons-nous toujours du crime. Eh bien ! si tandis que nous pleurerons, quelques hommes se croient obligés de fuir nos larmes, cette innocente vengeance ne nous seroit-elle pas permise ? Faut-il que tout un peuple étouffe dans son cœur la morale et la religion ; qu'il renonce à toute justice ; qu'il ait l'air d'approuver dans sa raison ce que sa foiblesse lui fit supporter, parce qu'il est des consciences ombrageuses, qui ne croient la patrie tranquille qu'autant qu'elles ne sont point troublées par leurs remords, et qui prennent la voix de ces remords pour le cri de nos factions ?

Chez presque tous les peuples on a vu de grands crimes, et partout on a établi des sacrifices pour les expier. Lorsque Agis périt à Lacédémone en voulant, comme



Louis, donner à son peuple de meilleures lois, « les citoyens de Sparte estimèrent, dit Plutarque, qu'il n'avoit oncques été commis un si cruel, si malheureux, ni si damnable forfait depuis que les Doriens étoient venus habiter le Péloponèse. »

Après la restauration de Charles II en Angleterre, on éleva une statue sur le lieu même où Charles I<sup>er</sup> avoit été décapité, et le jour anniversaire de la mort de ce roi, devint un jour de jeûne et de prière.

Mais il ne s'agit ici d'imiter aucune nation étrangère : tous les bons exemples peuvent être trouvés parmi nous. Après la bataille de Poitiers, les Etats de la Langue-d'Oc ordonnèrent « qu'homme ni femme pendant l'année, si le roi (Jean) n'étoit délivré, ne porteroient sur leurs habits, or, argent ni perles, et qu'aucuns ménestriers ni jongleurs ne joueroient de leurs instrumens. »

Nos pères furent plus heureux que nous : ils purent se livrer à leur naïve douleur aussitôt qu'ils l'éprouvèrent. Cette douleur même cessa bientôt : le roi Jean revint de sa captivité. Mais les marques de nos regrets seront éternelles. Louis XVI ne reparoîtra plus parmi nous.

Du moins nous allons voir s'accomplir ce que nous avons tant désiré, ce que toute l'Europe attendoit ; notre douleur, si long-temps comprimée, va enfin sortir du fond de notre âme ; le Roi vient encore, pour ainsi dire, au-devant du besoin de nos cœurs ; il va satisfaire à la piété de son peuple, nous rendre aux idées morales et religieuses, comme de sa paisible main il nous a soustraits au despotisme, et rangés sous l'empire de nos antiques lois.

Le 21 janvier, MONSIEUR, M<sup>gr</sup> le duc d'Angoulême, M<sup>gr</sup> le duc de Berry, se rendront au cimetière de la Madeleine, appartenant aujourd'hui à M. Descloseaux. Le terrain a été légalement reconnu ; on s'est assuré d'avance du lieu où repose le corps du Roi ; on croit pouvoir aussi retrouver les cendres de la Reine. Par un hasard touchant, les Suisses tués à la journée du 10 août, sont enterrés aux pieds de Louis XVI. La fosse où notre monarque fut jeté avoit dix pieds de profondeur. On n'a pas voulu remuer la terre avant le moment de l'exhumation. Rien ne doit être secret dans cet acte saint : toute la France a vu mourir son Roi, toute la France doit voir reparoître au même moment sa dépouille mortelle. Ah ! que ne sentiront point les spectateurs, quand la terre enlevée laissera voir les os blanchis de Louis XVI, son tronc mutilé, sa tête déplacée et déposée à l'autre extrémité de son corps, signe auquel on doit reconnoître le descendant de tant de Rois ! Se représente-t-on bien les trois Princes tombant à genoux avec le clergé dans ce moment redoutable, la Religion entonnant son hymne de paix et de gloire, les reliques du martyr sortant triomphantes du sein de la terre pour protéger désormais notre patrie, et attirer par leur intercession la bénédiction du Ciel sur tous les Français !

Les restes sacrés du Roi étant retrouvés, ainsi que les cendres de la Reine, le cortège se mettra aussitôt en route pour Saint-Denis. Les malheurs de Louis XVI feront toute la magnificence de cette pompe funèbre. La modestie convient au triomphe de tant de vertus, et la simplicité à la grandeur de tant d'infortunes. Les passions humaines ne doivent point troubler le calme et la majesté de cette cérémonie. Tout ce qui accuse en sera banni ; on n'y verra que ce qui console : le père de famille, en retrouvant son tombeau, veut que tous ses enfans ensevelissent dans ce tombeau leurs dissensions et leurs inimitiés.

Le convoi suivra la route que prit, il y a six siècles, celui de saint Louis, premier aïeul des Bourbons. « Et leva, dit Joinville, le saint corps l'archevêque de Rheims ; et

après qu'il fut levé, frère Jehan de Seymours le prêcha. Et entr'autres de ses faits ramenta souvent une chose que je lui avois dite du bon Roi : c'étoit de sa grande loyauté..... Quand le sermon fut fini, ajoutent les Chroniques, le Roi (Philippe-le-Hardi) prit son père sur son col, et se mit à la voie tout à pied à aller droit à Saint-Denis en France. »

Quel abîme de réflexions ! Quelle comparaison à faire entre les événements, les temps, les lieux et les pompes funèbres de saint Louis et de Louis Martyr !

Le cortège se rendra donc à l'église de l'apôtre de la France ; mais les successeurs de ces religieux qui vinrent avec l'oriflamme au-devant de la châsse de saint Louis, ne recevront point le descendant du saint Roi. *Dans ces demeures souterraines, où dormoient ces Rois et ces Princes anéantis ; dans ces sombres lieux, où les rangs étoient si pressés qu'on pouvoit à peine y placer Madame Henriette*, Louis XVI se trouvera seul..... ! Comment tant de morts se sont-ils levés ? Pourquoi Saint-Denis est-il désert ? Demandons plutôt pourquoi sont [sic] toit est rétabli ? pourquoi son autel est debout ? Quelle main a reconstruit la voûte de ces caveaux, et préparé ces tombeaux vides ? La main de ce même homme qui étoit assis sur le trône des Bourbons ! O Providence ! il croyoit préparer des sépulcres à sa race, et il ne faisoit que bâtir le tombeau de Louis XVI ! L'injustice ne règne qu'un moment. Il n'y a que la sagesse, qui compte des aïeux et laisse une postérité. Voyez en même temps le maître de la terre tomber au milieu de ses violences, Louis XVIII ressaisir le sceptre, et Louis XVI retrouver la sépulture de ses pères. La royauté des légitimes monarques avoit *dormi* pendant vingt années ; mais leurs droits, fondés sur leurs vertus, étoient indestructibles comme leur noblesse. Dieu finit d'un seul coup cette révolution épouvantable, et les Rois de France reprennent à la fois possession de leur trône et de leur tombeau.

Tandis que les restes mortels de Louis XVI et de Marie-Antoinette seront portés à Saint-Denis, on posera la première pierre du monument qui doit être élevé sur la place Louis XV.

Ce monument représentera Louis XVI qui déjà quittant la terre, s'élançe vers son éternelle demeure. Un ange le soutient et le guide, et semble lui répéter ces paroles inspirées : *Fils de saint Louis, montez au ciel !* Sur un des côtés du piédestal paroîtra le buste de la Reine dans un médaillon, ayant pour exergue ces paroles si dignes de l'épouse de Louis XVI : *J'ai tout su, tout vu, et tout oublié*. Sur une autre face de ce piédestal, on verra un portrait en bas-relief de M<sup>me</sup> Elisabeth. Ces mots seront écrits autour : *Ne les détrompez pas* ; mots sublimes qui lui échappèrent dans la journée du 20 juin, lorsque des assassins menaçoient ses jours en la prenant pour la Reine. Sur le troisième côté, sera gravé le testament de Louis XVI, où on lira, en plus gros caractère, cette ligne évangélique :

JE PARDONNE DE TOUT MON CŒUR À CEUX QUI SE SONT FAITS MES ENNEMIS.

La quatrième face portera l'écusson de France avec cette inscription : *Louis XVIII à Louis XVI*. Les Français solliciteront sans doute l'honneur d'unir au nom de Louis XVIII le nom de la France, qui ne peut jamais être séparée de son Roi.

Ce monument sera aussi touchant qu'admirable. Un autel funèbre au milieu de la place Louis XV, n'eût été convenable sous aucun rapport. Cette place est une espèce de grand chemin où la foule passe pour courir à ses plaisirs, ou pour étaler ses vanités. Dans les distractions naturelles à la foiblesse de nos cœurs, les accens de la joie auroient trop souvent profané un monument de douleur. Non, aucun

Français ne sera obligé de détourner ses pas ou ses regards du monument projeté. Les uns y trouveront dans le testament de Louis XVI l'origine et la confirmation de l'article de notre Charte, qui les met à l'abri de toutes recherches. Les autres y recueilleront ces souvenirs qui, dépouillés par le temps de leur amertume, ne laissent au fond de l'âme qu'un attendrissement religieux. Le Roi, qui jusqu'à présent n'a osé fouler *le champ du sang*, pourra peut-être y passer un jour, sinon sans tristesse, du moins sans horreur, tandis que le juge de Louis XVI, à l'abri du monument de miséricorde, pourra lui-même traverser cette place, sinon sans remords, du moins sans crainte. Enfin, ce monument expiatoire deviendra pour tous les Français une source de consolations : nos enfans y puiseront à l'avenir ces graves leçons, ces utiles pensées qui forment dans tous les temps et dans tous les pays les grands peuples et les grands hommes.

Ce monument ne sera pas le seul consacré au malheur et au repentir. On élèvera une chapelle sur le terrain du cimetière de la Madeleine. Du côté de la rue d'Anjou, elle représentera un tombeau antique ; l'entrée en sera placée dans une nouvelle rue que l'on percera lors de l'établissement de cette chapelle. Pour mieux envelopper les différentes sépultures, l'édifice entier se déploiera en forme d'une croix latine, éclairée par un dôme qui n'y laissera pénétrer qu'une clarté religieuse. Dans toutes les parties du monument on placera des autels où chacun ira pleurer une mère, un frère, une sœur, une épouse ; enfin toutes ces victimes, compagnes fidèles, qui, pendant vingt ans, ont dormi auprès de leur maître dans ce cimetière abandonné : c'est là qu'on viendra particulièrement honorer la mémoire de M. de Malesherbes. On nous pardonnera peut-être d'associer ici le nom du sujet au souvenir du Roi. Il y a dans la mort, le malheur et la vertu quelque chose qui rapproche les rangs.

Le Roi fondera à perpétuité une messe dans cette chapelle : deux prêtres seront chargés d'y entretenir les lampes et les autels. A Saint-Denis, une autre fondation plus considérable sera faite au nom de Louis XVI, en faveur des évêques et des prêtres infirmes qui, après un long apostolat, auront besoin de se reposer de leurs saintes fatigues. Ils remplaceront l'ordre religieux qui veilloit aux cendres de nos Rois. Ces vieillards, par leur âge, leur gravité et leurs travaux, deviendront les gardiens naturels de cet asile des morts, où eux-mêmes seront près de descendre. Le projet est encore de rendre à cette vieille abbaye les tombeaux qui la décoroient, et auprès desquels Suger faisoit écrire notre histoire, comme en présence de la mort et de [la] vérité.

Quand on songe que le Prince qui vient de consacrer nos libertés, que le Prince qui, sans verser une seule goutte de sang, a fait cesser nos divisions, et rendu le repos à la France, que le Prince qui, par la politique la plus généreuse défend au-dehors les droits des souverains malheureux ; quand on songe que ce prince est le même monarque par qui de si grands exemples de religion vont être donnés, peut-on trouver assez de bénédictions pour les répandre sur sa tête ? Et, qui ne voit déjà que les siècles le placeront au rang des meilleurs et des plus grands Rois de sa race ?

Pendant la cérémonie funèbre, MADAME se retirera à Saint-Cloud. Nous avons dit que les princes accompagne[r]oient les cendres de Louis XVI à Saint-Denis ; le Roi seul restera à Paris, pour confier sa douleur à son peuple, pour mêler des consolations à nos pleurs, et pour adoucir l'amertume de nos regrets par sa présence vénérable.

DE CHATEAUBRIAND.

FRANCE.

PARIS, 19 *janvier*.

[...]

— L'article de M. de Chateaubriand *Sur le 21 janvier*, inséré dans notre Numéro d'hier, a été réimprimé séparément. On le trouve chez le Normant, rue de Seine, n°. 8.

GRANDE-BRETAGNE.

*Londres, 24 janvier.*

[...]

Le *Morning-Chronicle*, le *Times* et le *Courrier* ont traduit et publié en entier, dans leur Numéro du 24 janvier, l'article de M. de Chateaubriand inséré dans le *Journal des Débats* du 19.